

Les bases de la religion populaire en Israël

Il faut déjà rappeler une évidence : les Hébreux n'ont pas été **monothéistes d'emblée**, ils le sont devenus. La Bible d'ailleurs fourmille de ces allusions à des formes de spiritualité aussi variées que celles des peuples du Proche-Orient.

Deux termes, assez mal rendus en français, peuvent montrer cette opposition entre culte officiel et culte officieux, en guise d'introduction :

טהור [tâhôr] « pur » et טמא [tâmé'] généralement traduit par « impur ».

Ne vous tournez pas vers les nécromants et les devins, ne les consultez pas pour devenir impurs.

(Lévitique XIX, 31)

Devant YHWH, vous serez purs de tous vos péchés.

(Lévitique XVI, 30)

Mais le second n'est en aucun cas le **contraire** du premier. *Tâhôr* désigne l'état que procure le contact avec YHWH ; *tâmé'* rend compte du contact avec d'autres formes de déités. L'un et l'autre ont le sens de « tabou ». C'est la lecture théologique de la Bible qui les hiérarchise en inféodant le second au premier. C'est aussi l'inadéquation entre les vocabulaires français et hébreu qui nous empêche de mettre en évidence leur différence autrement qu'en les opposant.

1. UNE PERCEPTION NUMINEUSE DU MONDE

1.1. Un monde en trois étages

Cette perception géographique du monde ne revêt aucun caractère de croyance. Elle est admise comme une évidence, la même évidence qui nous fait penser que la Terre tourne autour du Soleil. Mais elle suppose une religiosité qui soit adaptée à cette conception.

Le monde était perçu en trois étages différent, celui dans lequel vivaient les hommes était intermédiaire entre deux autres :

- ⇒ **L'En-bas** : plus bas que le monde des morts, c'est le lieu où se trouvent les eaux déluge, du Chaos, peuplées de choses créées et monstrueuses (Léviathan, Béhémoth...)
- ⇒ **L'En-haut** : ce sont les sphères célestes où habitent les dieux ouraniens et en premier chef, YHWH.

Le **monde des hommes** est donc un espace intermédiaire, mais qui fait le **lien** entre les deux mondes surnaturels par un certain nombre de ponts.

☞ **Les montagnes**

On pense naturellement à la théophanie du **Sinai**, mais nous en parlerons dans le cadre du culte de YHWH.

Il est cependant **d'autres montagnes** qui possèdent une forte valeur symbolique et qui sont étroitement liés à l'histoire religieuse d'Israël :

- ⇒ Le mont **Moriyya**, où se déroula le sacrifice d'Isaac¹ et qui fut identifié à la colline sur laquelle le temple fut érigé².
- ⇒ Le mont **Carmel**, qui abrita le prophète Élie³.
- ⇒ Le mont **Thabor** sur lequel on pratiqua « de justes sacrifices »⁴.
- ⇒ Le mont des Oliviers, lieu sacré où l'on se prosternait⁵... pour n'en citer que quelques-uns, sans oublier tous les...
- ⇒ « **Hauts-lieux** » où les cultes qu'on y pratiquait furent farouchement condamnés par les auteurs bibliques, à défaut de l'être par tous les rois⁶.

Certains y ont vu la trace de pratiques **astrologiques** et de liturgies astrales. C'est possible, mais ça ne suffit pas.

Par leur ancrage en altitude, les montagnes pouvaient aussi être vues comme la **demeure des dieux**. On pense naturellement au mont **Olympe** et le mont **Saphon**, au Liban, était réputé être la demeure du dieu **Baal**. Mais on a déjà là une forme plus complexe de sensibilité religieuse, plus anthropomorphique.

Il faut surtout essayer comprendre la montagne dans la sensibilité géo-religieuse des peuples anciens du Proche-Orient. Elles n'étaient pas, primitivement la demeure des dieux, mais des **divinités** elles-mêmes. Dans un traité entre le roi hittite Suppiluliuma et Aziru, le roi d'Amurru, le mont Liban et le mont Hermon font partie de la liste des divinités que l'on porte garantes de ce traité.

La montagne possède en effet une forte dimension symbolique : elle constitue le vertical, le lien entre les **trois étages du monde** :

- ⇒ La tête dans le ciel
- ⇒ La base dans l'étage des hommes
- ⇒ Les racines dans le monde souterrain

Ce lien entre la terre et le ciel, les Babyloniens le nommaient **Dur-an-ki**⁷ qui désigne littéralement en lieu de rencontre entre le ciel et la terre. C'est là qu'une tradition anthropogonique situe l'emplacement de l'**uzu-mù-a** le « fabrique-chair » qui servit à confectionner le premier homme.

1. *Genèse* XXII, 2.

2. *II Chroniques* III, 1.

3. *I Rois* XII, 30-38.

4. *Deutéronome* XXXIII, 19.

5. *II Samuel* XV, 30-32.

6. *I Rois* XII, 31 ; XIII, 33...

7. Jean BOTTÉRO et Samuel Noah KRAMER, *Lorsque les dieux faisaient l'homme. Mythologie mésopotamienne*, Paris, 1989, pp. 503-510.

Cette montagne primordiale représentait, aux yeux des Mésopotamiens, **P'omphalos** dont parle **Pausanias**¹, lorsqu'il évoque la montagne de **Delphes**, l'ombilic du monde. Celui-ci était représenté par une pierre sacrée

La montagne représente donc **l'Axis Mundi** autour duquel s'ordonne toute la création.

Ce symbolisme se retrouve d'ailleurs dans l'expression **טַבּוּר הָאָרֶץ** [*tabûr há'âreç*] « **Nombril de la Terre** » qui caractérise le mont Garizim, au sud de Sichem² ou même Jérusalem³. Le mot Thabor pourrait d'ailleurs être une corruption du mot *tabûr*.

Et, de fait, tous les hauts lieux deviennent, par essence même, des sanctuaires potentiels.

☞ ***Les arbres verdoyants***

Ils occupent une place de choix dans la perception cosmologique des rédacteurs bibliques et ce, dès les premiers chapitres de la Genèse, avec ces deux arbres fameux : l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal et l'arbre de Vie.

Mais nous passerons rapidement sur cet épisode, pour nous focaliser plutôt sur la permanence des arbres dans l'histoire biblique :

- ⇒ **Chêne** sur la tombe de Déborah, la nourrice de Rebecca⁴.
- ⇒ **Palmier** de l'autre Déborah, la prophétesse⁵.
- ⇒ **Térébinthe** d'Ophrah, où s'assit l'Ange de YHWH dans le cycle de Gédéon⁶.
- ⇒ **Tamaris** que planta Abraham à Béer-Sheba pour y invoquer YHWH⁷.

La symbolique de l'arbre, qui est quasiment la même dans toutes les religions, n'est pas très complexe à définir.

Il y a d'abord un niveau naturaliste élémentaire : par le rythme saisonnier de la floraison, fructification et défeuillaison, l'arbre symbolise le renouvellement cyclique de la nature.

En outre, sa longévité, bien supérieure à celle des hommes, lui confère une espèce d'immuabilité.

Mais surtout, dans l'antiquité, on interprétait cette longévité par un phénomène d'habitation : en Égypte, la déesse Hathor accueillait les âmes des défunts à l'intérieur d'un arbre et on se souvient également du mythe d'Osiris ; en Grèce, Apollon pouvait occasionnellement résider dans un laurier...

- En outre, l'arbre possède la double valence symbolique féminine et masculine :
- ⇒ **Féminin** par sa matière, le bois, où coule la sève et porte la vie et les fruits.
 - ⇒ **Masculin** par sa verticalité, qui en fait un symbole phallique.

1. PAUSANIAS, X, 16, 2.

2. *Juges* IX, 37.

3 *Ézéchiel* XXXVIII, 12.

4. *Genèse* XXXV, 8.

5. *Juges* IV, 5.

6. *Juges* VI, 11.

7. *Genèse* XXXI, 33.

Dans les deux cas, il participe au mystère de la fécondité/fertilité. C'est sans doute pour cela qu'il représente aussi un élément fondamental de l'équilibre du cosmos, dont il est l'un des piliers. On peut le constater dans un court extrait tiré de la littérature mésopotamienne¹.

Dans Éridu a poussé un Kiskanû noir, en un lieu saint, il a été créé. Son éclat est celui du lapis-lazzuli brillant, il s'étend vers l'Apsû. C'est le déambulatoire d'Éa dans l'opulente Éridu. Sa résidence est un lieu de repos pour Bau...

Dans la cosmographie mésopotamienne, Éridu est considérée comme la ville située au centre du monde.

Éa est le grand **dieu de la fertilité** et **Bau**, sa mère, déesse de **l'abondance**, de l'agriculture et des troupeaux.

L'Apsû représente l'océan primordial.

Ainsi, ce *kiskanû* plonge ses racines dans l'océan primordiale, permet, à sa base le développement de l'agriculture et de toutes les activités humaines, et plante ses branches dans l'espace céleste nocturne, portant des fruits semblables à des étoiles.

Et de fait, les cultes dans les **hauts-lieux** sont souvent combinés avec des rituels sylvestres que les auteurs bibliques ne cessent de condamner.

(Roboam) fit ce qui déplait à YHWH : il irrita sa jalousie plus que n'avaient fait ses pères avec tous les péchés qu'ils avaient commis, eux qui s'étaient construit des hauts-lieux, avaient dressé des stèles et des pieux sacrés sur toute colline élevée et sous tout arbre verdoyant.

(I Rois XIV, 22-23)

(Achaz) offrit des sacrifices et de l'encens sur les hauts-lieux, sur les collines et sous tout arbre verdoyant.

(II Rois XVI, 4)

Nous verrons la prochaine fois pourquoi ces cultes n'étaient pas condamnés quand ils étaient liés à l'histoire des patriarches et comment ils le deviennent dans les milieux de cour jérusalémite.

➤ **Des eaux sacrées**

À l'instar des arbres défiant la chaleur diurne grâce à la profondeur de leurs racines, les eaux pérennes, sous toutes leurs formes, faisaient l'objet d'une vénération de la part des Hébreux. Lieu de vie et symbole de fertilité dans un espace à tendance aride, elles portaient en elles des fonctions guérisseuses. En outre, par leur incessant va-et-vient entre les différents étages du monde leur conférait un grand mystère.

1. Édouard DHORME, *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*, Paris, 1907, p. 98.

On attribuait aux points d'eaux des qualités exceptionnelles. On pourrait multiplier les exemples :

- ⇒ Puits merveilleux de **Lahai-Roï**, dans le sud, où Agar se retrouve enceinte d'Ismaël¹.
- ⇒ Eaux miraculeuses de **Massah** et **Meribah** qui sortent du rocher frappé par le bâton de Moïse².
- ⇒ Combat mythologique de Jacob au gué du **Yabboq**, contre une curieuse entité³...

Jacob doit franchir La rivière **Yabboq**⁴. Pour passer le gué, celui-ci doit combattre contre un énigmatique personnage, que le texte biblique désigne d'abord comme un homme, puis comme **Élohîm**, c'est-à-dire Dieu. Il s'agit ici d'un récit probablement très archaïque, illustrant primitivement le franchissement d'une frontière et l'obligation d'en payer le prix. Le combat qui se déroule est alors un **combat mythique**, entre la divinité de la rivière et celle des hommes qui désirent la traverser.

Voire, dans un passé plus lointain, entre **la rivière elle-même** et celui qui doit la franchir

En fait, cette tradition a pour but de faire un récit **étiologique** destiné à expliquer le changement de nom de **Jacob**, qui, au terme du combat, devient **Israël** lequel, en hébreu, signifie « **Dieu combattre** ».

La tradition a aussi conservé mémoire d'un chant curieux, qui résonne comme une forme de prière :

C'est au sujet de ce puits que YHWH avait dit à Moïse : « Rassemble le peuple et je leur donnerai de l'eau ». Alors Israël chanta ce cantique :

Sur le Puits.

Chantez-le,

Le Puits qu'ont creusé des princes,

Qu'ont foré les chefs du peuple,

Avec le sceptre, avec leurs bâtons.

(Nombres XXI, 16-18)

C'est sans doute l'un des plus archaïques poèmes de toute la Bible. Le narrateur doit se résoudre à introduire une glose introductive pour attribuer à YHWH la paternité du puits, mais les traditions lui étaient probablement très antérieures.

Il n'est donc pas étonnant de trouver, dans le **mythe d'Éden**, un condensé de ces trois éléments.

1. *Genèse XVI*, 13-14.

2. *Exode XVII*, 6-7.

3. *Genèse XXXII*, 25-33.

4. *Genèse XXXII*, 23-33.

Il semble en effet que les Israélites se soient représenté Éden sur une montagne¹. Il concentrait quatre « têtes » de fleuves, c'est-à-dire quatre sources, dont deux au moins sont identifiés : il s'agit du Tigre et de l'Euphrate. Et dans ce jardin miraculeux se tenaient deux arbres extraordinaires.

En outre, la tradition le situe sur une montagne

Et, de fait, le mythe d'Éden n'est pas très éloigné de celui de l'uzu-mû-a déjà évoqué, le « fabrique-chair » babylonien :

C'est le lieu où l'homme est créé, mais il ne pourra y vivre éternellement.

1.2. Un monde habité

☞ *Un désert inquiétant*

Pour les anciens Israélites, le monde des hommes n'était pas profane. Le fonctionnement du cosmos était compris comme étant régi par la volonté d'entités infiniment plus puissantes que les hommes, qu'ils finiront par condenser en un seul dieu.

Mais en attendant, le monde était vu comme dangereux et il fallait s'en préserver. On connaît, par exemple, l'épisode des **seraphîm** qui, avant d'être les gentils petits anges que l'image qu'ils nous donnent aujourd'hui, étaient des plus redoutables :

YHWH envoya alors contre le peuple les seraphîm dont la morsure fit périr beaucoup de monde en Israël. [...] Moïse intercèda pour le peuple et YHWH lui répondit : « Façonne-toi un sârâph que tu placeras sur un étendard. Quiconque aura été mordu le regardera et vivra. » Moïse façonna donc un serpent d'airain qu'il plaça sur l'étendard et si un homme était mordu par quelque serpent, il regardait le serpent d'airain et il vivait.

(Nombres XXI, 6-9)

Le mot שֶׂרָפִים *[serâphîm]* est généralement traduit par « serpents » mais il est construit à partir d'un verbe signifiant « brûler ».

Le totem fait par Moïse s'appelle נְהוֹשְׁטָן *[nehoushtân]* qui est un alliage des mots נְהוֹשֶׁת *[nâhâsh]* et נֶחֶשֶׁת *[nehoshet]* « bronze ». Il semble que ce totem ait été entreposé dans le temple de Jérusalem où il a reçu un culte tellement appuyé qu'Ézéchias (716-687) l'a mis en pièces², bien qu'il fût attribué à Moïse.

Seraphîm et **Nehoushtan** connurent un destin très différent.

Faute de pouvoir complètement les éradiquer, les auteurs bibliques trouvèrent aux sérâphîm une place dans la très complexe **angélogologie** qui se met en place avec l'affirmation du monothéisme. Devenus des êtres aériens hybrides, ils prirent place parmi d'autres entités tout aussi énigmatiques, les Chérubins et les Ophanim. Le livre d'Isaïe en brosse un portrait qui nous permet de nous en faire une vague idée :

1. *Ézéchiel* XXVIII, 13-14.

2. *II Rois* XVIII, 4.

L'année de la mort du roi Ozias, je vis Adonaï assis sur un trône grandiose et surélevé. Sa traîne emplissait le sanctuaire. Des séraphins se tenaient au-dessus de lui, ayant chacun six ailes, deux pour se couvrir la face, deux pour se couvrir les pieds, deux pour voler.

(Isaïe VI, 1-2)

Quant au totem de Moïse, appelé généralement Nekhoushtan, il restera dans le temple de YHWH jusqu'à ce que le roi Ezéchias le détruise car il faisait l'objet d'un culte particulier.

(Ezéchias) mit en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fait car, jusqu'à ces jours, les fils d'Israël lui offraient de l'encens. Son nom était Neboushtan.

(II Rois XVIII, 4)

Il restera, de cette perception des espaces désertiques habités par des entités cachées mais dangereuses, une pratique dont le sens a complètement changé ensuite : celle de **laver les pieds** des hôtes et de les faire se **déchausser**. Car, nous le verrons un peu plus loin, les déités quelle que soient leurs formes sont soupçonnées de se cacher dans les vêtements des hommes. Enlever ses sandales et laver ses pieds avant d'entrer chez un hôte étaient, pour ce dernier, le seul moyen d'éviter que les démons des régions inhabitées ne pénètrent dans sa maison.

Un dernier exemple, bien connu lui aussi, nous permet d'entrevoir l'idée que les Hébreux pouvaient se faire des lieux désertiques : c'est la scène du **bouc émissaire**.

Puis Aaron mettra un sort sur les deux boucs, un sort pour YHWH et un sort pour Azazel. Aaron offrira le bouc sur lequel est tombé le sort pour YHWH et il en fera un expiatoire. Quant au bouc sur lequel est tombé le sort pour Azazel, il sera placé debout, vivant, devant YHWH, pour faire propitiation sur lui, pour le lâcher vers Azazel au désert.

(Lévitique XVI, 8-10)

Il apparaît très clairement l'idée d'un partage entre deux divinités distinctes : YHWH qui est le dieu d'Israël et **Azazel, dieu du désert**, dont le nom אֲזַאֲזֵל a le sens de « **puissance de Dieu** ». On n'a pas d'autre mention de ce personnage dans l'Ancien Testament, mais il est généralement assimilé à une forme de dieu-satyre, ou dieu-bouc, en raison même de la nature du sacrifice qui lui est consacré. Il reviendra dans la **mystique juive préchrétienne** sous la forme syncrétisée d'un **Ange déchu**. Pour **l'islam**, il est identifié au **diable** dont Azazel aurait été le nom propre, avant sa chute.

Mais on ne peut que constater de dans cet extrait, il est considéré comme l'égal de YHWH car il est sur son propre territoire, dans le désert de Nod. Sans l'offrande du bouc, le peuple ne peut franchir le désert, même avec le soutien de YHWH.

D'autres déités sont encore présentes dans le texte biblique, mais nous n'avons pas le temps d'en parler ici : citons simplement Lilith, Léviathan ou Béhémoth.

Enfin, si le monde sans hommes était toujours placé sous le patronage d'une divinité, même relativement subalterne, les territoires occupés l'étaient évidemment aussi et la vigilante protection que les dieux locaux exerçaient sur leurs populations n'est pas difficile à mettre en évidence.

Un épisode tiré du livre des *Nombres* permet d'en percevoir les modalités.

¹⁷ Moïse les envoya pour explorer le pays de Canaan et leur dit : « Montez-y par le sud ; vous monterez par la montagne ¹⁸ et vous verrez le pays, comment il est, ainsi que la population qui l'habite, si elle est forte ou faible, si elle est peu nombreuse ou en grand nombre. » (...)

²⁵ Au bout de quarante jours, ils revinrent d'avoir exploré le pays. (...)

²⁷ Ils dirent : « Nous sommes entrés au pays où tu nous avais envoyés, c'est vraiment un pays ruisselant de lait et de miel et en voici les fruits ! ²⁸ Mais qu'il est puissant, le peuple qui habite dans le pays ! Les villes sont fortifiées, très grandes, et nous y avons même vu des descendants d'Anaq » (...)

⁶ Josué, fils de Noun, et Caleb, fils de Yephounneh, d'entre ceux qui avaient exploré le pays, déchirèrent leurs habits, ⁷ puis ils parlèrent à toute la communauté des fils d'Israël en disant : « Le pays par où nous avons passé pour l'explorer, c'est un pays très bon ! ⁸ Si YHWH nous veut du bien, il nous mènera vers ce pays et nous le donnera, car ce pays ruisselle de lait et de miel. » (...)

³⁶ Les hommes qui avaient méchamment décrié le pays (...) moururent d'un fléau en présence de YHWH. ³⁸

(Nombres XIII 17-28. XIV, 6-8 ; 36-38)

Il faut décrypter cet épisode, faute de quoi il resterait assez peu compréhensible. Si le pays de **Canaan** est riche, c'est qu'il est défendu par des divinités puissantes, capables d'écarter celles des autres peuples. Ce sont des dieux de fécondité dont la présence numineuse baigne tout le pays.

Pour y avoir passé quarante jours, les hommes d'Israël ont été eux-mêmes imprégnés de cette énergie magique, qui s'est nichée dans leurs vêtements. Tant qu'ils les portent, ils demeurent sous l'influence de ces dieux et parlent dans leur sens en proférant des mots de désespérance devant Israël.

En déchirant leurs vêtements, Josué et Caleb s'affranchissent de ce qui constitue véritable phénomène de possession. Ils retrouvent les mots de leur propre religion, basée sur une théologie de la conquête. Ils prononcent alors un discours beaucoup plus normalisé, même s'il n'est pas accepté par les Israélites. Cette volte-face leur vaudra, de la part de YHWH, le privilège d'entrer -eux et eux-seuls parmi tout le peuple assemblé- en Terre Promise¹.

Et la colère dont fait preuve YHWH, en tuant les autres membres du détachement et en condamnant, à cette occasion, tout le peuple à errer 40 ans, montre assez l'importance religieuse de l'épisode : ce n'est pas un simple doute qui a été émis ici, c'est la parole même des dieux de Canaan et il fallait mettre en riposte une punition spectaculaire.

1. *Nombres* XIV, 30.

1.3. Espace sacré, espace profane

S'il n'y a pas d'espace **réellement profane**, c'est-à-dire de lieu où la présence d'un dieu ne se fait pas sentir, il y a cependant une différence sensible entre un espace **sanctuarisé** et un espace qui ne l'est pas.

Cette différence, c'est **l'influence que l'homme peut exercer sur la divinité** en question. Nous avons évoqué le combat de Jacob au gué du Yabboq. Comme il n'y a eu ni vainqueur, ni vaincu, cela n'a pas donné lieu à la délimitation d'un espace sacré.

Mais toute forme de **hiérophanie**, c'est-à-dire de manifestation du sacré, transfigure le lieu où elle se déroule. Certes, la définition même de ce qui définit une hiérophanie n'est, pour nous, pas facile à concevoir. Ainsi, la **divinité** qui s'est manifestée à cet **endroit précis** a, en quelque sorte, **transformé l'espace** ; elle l'a **ordonné** en le positivant.

Désormais, les hommes savent que, sur ce lieu précis, la même divinité pourra se manifester à nouveau en générant des bienfaits, sitôt que les hommes connaissent les gestes destinés à la faire revenir.

Disons, pour tenter de simplifier, que quelque chose de **bénéfique** s'est produit, dans tel lieu et pas ailleurs. En ce sens, le lieu n'est **jamais** « **choisi** » par l'homme, il est « **découvert** ». Cela signifie que le sacré se présente à l'homme de sa propre volonté... ou contraint par lui. D'où la différence très ténue entre magie et religion.

La Bible fourmille de théophanies, mais celle de **Béthel** est sans doute l'une des plus intéressantes : en songe, le patriarche voit une échelle (lien entre les mondes) dressée de la terre jusqu'au ciel avec des anges qui montent et qui descendent et la voix de YHWH qui lui rappelle les termes de l'alliance.

Jacob s'éveilla de son sommeil et dit : « En vérité, YHWH est en ce lieu et je ne le savais pas. » il eut peur et il dit : « Que ce lieu est redoutable ! Ce n'est rien de moins qu'une maison d'Élohîm et la porte du Ciel ! »

Levé de bon matin, il prit la pierre qui lui avait servi de chevet, il la dressa comme une stèle et il répandit de l'huile sur son sommet. À ce lieu il donna le nom de Béthel mais, auparavant, la ville s'appelait Luz.

(Genèse XXVIII, 16-19)

La hiérophanie est ici clairement **subie par l'homme** et c'est la divinité qui en est l'autrice. La première réaction est la peur, même si le contenu du message était des plus positifs. Le premier geste est l'érection d'un autel, mais pas avec n'importe quoi. Il utilise la pierre qu'il avait prise pour chevet, c'est-à-dire très probablement comme oreiller car, comme c'est dans son sommeil qu'il avait eu ses visions, elles ne pouvaient venir que de la pierre. Il en fait une stèle sur laquelle il pratique le rituel d'onction.

Le nom de **Béthel** mérite également une petite explication : l'hébreu בֵּית־אֱלֹהִים [Beth-'él] signifie tout simplement « maison de dieu » et explique l'exclamation de Jacob. L'importance de la théophanie est telle qu'elle justifie le changement de nom de la localité.

Reprenons, pour un autre exemple, le cantique du puits, déjà rencontré :

*Sur le Puits.
Chantez-le,
Le Puits qu'ont creusé des princes,
Qu'ont foré les chefs du peuple,
Avec le sceptre, avec leurs bâtons.
(Nombres XXI, 16-18)*

Certes, les termes utilisés manquent singulièrement de précision, mais il semble quand même que l'action des hommes ait été plus importante que celle de la divinité du puits, qui a dû se contenter, si l'on extrapole un peu, de manifester sa présence par des **signes extérieurs** (végétation par exemple).

Le chant est le rappel des gestes pour creuser le puits est un rappel de l'événement fondateur de l'espace sacré.

Dans le premier cas, celui de **Béthel**, l'auteur prend appui sur des traditions plus influencées par le **sédentarisme** ; le second répond davantage à une forme de spiritualité plus **nomade**. Mais il s'agit bien là de deux sanctuaires.

Et les gestes opérés par le premier témoin de la théophanie sont déterminants. Ce sont les gestes qui ont plu à la divinité du lieu. Donc, ce sont des gestes efficaces. Cela nous amène ainsi à la notion de répétition du rituel.

Dans **tous les sanctuaires** et jusqu'à notre époque, les **rituels** sont reproduits avec une fidélité la plus grande possible par rapport au rite initial. Pourquoi ? Parce que ce **geste-là**, en ce **lieu-là**, a été **efficace** et qu'il faut donc le reproduire à l'identique pour lui faire conserver son efficacité.

Nous sommes ici face à des comportements où la **magie** (contraindre la divinité) côtoie et même se mêle à la **religion** (obéir à la divinité).

La délimitation peut être visible ou invisible. Invisible comme lors de la révélation au Sinäï :

N'approche pas d'ici ! Retire tes sandales de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est un sol de sainteté !

(Exode III, 5)

Le sanctuaire pouvait aussi être mobile. Ainsi **l'Arche de l'Alliance** que la tradition prête à Moïse et qui a servi de palladium à Israël. Elle est prise par les Philistins à Aphek, puis rendue ensuite. Selon la Bible, elle sera déposée dans le

temple de Jérusalem. Elle disparaît de la circulation avec la destruction du temple en 587.

Et malheur à qui n'a pas les gestes rituels pour la toucher, même si c'est pour une juste cause :

Ouzza allongea la main pour retenir l'Arche car les bœufs s'étaient emballés. La colère de YHWH s'enflamma et il le frappa, parce qu'il avait étendu la main sur l'Arche.

(I Chroniques XIII, 9)

Ensuite, l'espace sacré se construit, se constitue en enclos. Il s'entoure de murs chez les peuples sédentaires, de toiles de tente chez les nomades. Cette délimitation a une double fonction :

- ⇒ Elle protège le non-initié des dangers qu'il courrait s'il y pénétrait de façon indue.
- ⇒ Elle permet au prêtre de se préparer, se mettre en état de pureté, avant d'en franchir l'enceinte.

Bien sûr, l'espace sacré par excellence sera le temple de Jérusalem, construit par Salomon selon la tradition, mais sans doute beaucoup plus tardif.

À ce titre, les **murailles des villes** fonctionnent de la même manière : avant d'être des ouvrages de défense contre les attaques, elles délimitent d'abord un **espace organisé**, où la vie est plus facile car elle s'ordonne autour d'un sanctuaire, dans un espace plus chaotique peuplé de choses dangereuses. Il s'agit là aussi d'une forme de religion qui contient une forte connotation magique.

La **prise de Jéricho** est d'ailleurs significative de cet état d'esprit : **7 prêtres** feront le tour de la ville une fois, les six premiers jours, en jouant de la trompette (shophar). Puis au septième jour, ils feront **7 fois** cette **circumdéambulation** et, au terme de la dernière, après un dernier coup de trompette et le cri de guerre du peuple, les murailles s'écrouleront.

Il y a, dans cet épisode, une **vérité historique** qui n'est pas **factuelle** mais **religieuse** : elle permet de mettre en évidence que la décision des combats ne dépend pas des forces humaines en présence mais des rapports de force entre divinités concurrentes.

Le texte veut ici montrer que la **puissance de YHWH** est sans comparaison avec les divinités cananéennes et que les plus grandes constructions humaines n'y peuvent rien changer. La force magique des murailles est donc plus importante que leur hauteur ou le nombre des hommes qui les défendent.

Ainsi, l'espace sacré devient une forme de « **centre du monde** » puisque c'est un lieu qui permet de nouer un contact fructueux entre l'homme et les forces surnaturelles, comme on a pu le voir précédemment, avec les mythes babyloniens autour de la ville d'Éridu.

1.4. Un temps sacralisé

Même aujourd'hui, la notion du temps est subjective.

On a beau savoir que la seconde est l'équivalent de **9 192 631 770** oscillations entre les deux niveaux hyperfins de l'état fondamental de l'atome de césium 133, certaines secondes semblent passer plus rapidement que d'autres.

Dans la pensée sémitique en générale et hébraïque en particulier, le temps, comme l'espace était frappé de **discontinuité**.

Une partie était destinée aux **hommes**, une autre revenait aux **dieux**. Mais dire les choses ainsi est encore inexact, les dieux étant susceptibles d'intervenir partout et à tout moment.

Pour dire les choses avec une plus grande précision, on peut parler d'un temps ritualisé (le temps sacré) et d'un temps plus libre, qu'on appellera, faute de mieux, le temps profane.

Le temps sacré, ou « **hiérochronie** », est le moment où les hommes faisaient revivre les grands mythes d'édification du monde et les rythmes cosmiques qui en découlaient.

Dans l'hébreu biblique, on trouve deux termes différents pour désigner le temps.

עֵת [ʿét] qui désigne le **temps court**, le temps de la vie, le **temps de l'homme**. Quelque chose qu'on pourrait qualifier de temps « **profane** » :

Il y a un moment pour tout. Et un temps pour toute chose sous les cieux.
(Qohéleth III, 1)

עוֹלָם [ʿólâm] pour le **temps long**, celui de la **divinité**. C'est un terme qui est associé à la notion d'**éternité** :

Ton règne est un règne de tous les temps.
(Psaume CXLV, 13)

Et le temps des dieux doit être impérativement célébré selon un **rituel immuable**.

En **Mésopotamie** par exemple, les 12 jours que durait le temps sacré de **l'Akîtu** (le Nouvel An), le poème de la création, **Enumâ Elish** était récité plusieurs fois dans le temple du dieu Marduk.

Cette notion cyclique du temps, on la retrouve évidemment dans le fonds religieux d'Israël, avec des croyances en tout point similaires à celles du pays des Deux-Fleuves :

Puis il m'emmena vers l'entrée de la maison de YHWH, celle qui donne sur le nord. Et voici que des femmes étaient assises et pleuraient Tammuz.
(Ezéchiel VIII, 14)

Rappelons que **Tammuz** est un dieu mésopotamien. C'est l'équivalent akkadien de **Dumuzi**, ou encore d'**Adonis**. Époux malheureux d'**Inana** ou **Ishtar**

selon les récits, il est descendu aux enfers où il est tué, au terme d'une histoire complexe, avec plusieurs recensions contradictoires selon les époques.

Mais sa **mort** et sa **résurrection** cyclique comme symbolise l'alternance des saisons et le retour du printemps. Il quitte en effet l'Arallû au **printemps**, remplacé par sa sœur **Geshtinanna**. C'est une divinité de l'abondance et des récoltes, dont le culte était largement basé sur les pleurs.

Notons que Tammuz est aussi, dans le calendrier juif, le **quatrième mois** de l'année, qui commence au printemps et qui correspond à peu près à juin/juillet. C'est le **mois de sa mort**, qui symbolise l'arrivée de l'aridité et la pénurie de nourriture. D'où les pleurs.

Des pleurs qui déplaisent fortement, bien sûr, au prophète Ezéchiel.

En rythmant ainsi le temps, les hommes de l'Antiquité assuraient la permanence de **l'ordre du monde**, toujours menacé par le **Chaos**. Ils renouvelaient ainsi les gestes créateurs de l'ordre, du **cosmos**.

Il y a deux grandes façons de penser le temps : temps **linéaire** ou **cyclique**.

Les traditions mésopotamiennes, auxquelles on peut ajouter les théologies égyptiennes, sont construites surtout sur un temps sacré de nature cyclique.

La **Bible** laisse plutôt apparaître un temps linéaire qui repose sur trois moments :

- ⇒ Un moment **fondateur** : le jardin d'Eden et la première humanité
- ⇒ Le temps des **hommes**
- ⇒ Les temps **eschatologiques**, illustrés principalement par **l'Apocalypse** de Jean.

Les choses sont sans doute un peu plus compliquées que cela.

On fait tous, même aujourd'hui et en dehors de toute religiosité, l'expérience des **deux temps** :

- ⇒ Temps **linéaire** avec la naissance, la vie et la mort, sans compter tous les événements qui peuvent survenir
- ⇒ Temps **cyclique** avec les anniversaires, les fêtes, la rentrée, le rythme des saisons

En outre, il n'est pas possible de les hiérarchiser car, entre les deux bornes immuables du temps linéaire (naissance et mort), tous les événements de notre vie comptent.

Mais pour rester sur Israël, cette image d'un temps linéaire inscrit dans l'imaginaire collectif ne paraît pas défendable.

On remarque tout d'abord que les trois plus grandes fêtes sont liées au **cycle de la nature**.

- ⇒ **Pâque**, en hébreu פֶּסַח [*pèsah*] était une fête pastorale, au cours de laquelle on offrait la prémice du troupeau. C'était, globalement, la fête de l'agnelage. C'était aussi une fête agricole puisqu'elle intervenait au mois où mûrissait l'épi, le mois d'Abib, c'est-à-dire globalement en avril : en hébreu,

אָבִיב [‘áviv] désignait tout à la fois le mois et l’épi. Le nom de ce mois a ensuite été changé en Nisan, sous l’influence du calendrier babylonien.

⇒ La fête des **Semaines**, en hébreu שָׁבֹעֹת [shávou'ot] est celle des moissons : elle survient sept semaines après Pesah et marquait, en quelque sorte, son aboutissement.

⇒ La fête des **Cabanes**, en hébreu סֻכּוֹת [soukkót] qui était destinée à célébrer les vendanges et les récoltes de fruits en général. Elle intervenait au début de l’automne.

Par la suite, tout comme les **Saturnales** ont été syncrétisées par le christianisme pour devenir la fête de **Noël**, ces fêtes ont été intégrées à l’histoire du peuple d’Israël, en étroite liaison avec le personnage de Moïse :

- La **Pâque** est devenue le symbole de la **sortie d’Egypte**
- Les **Semaines** célèbrent le don de la **Torah au Sinai**
- Les **Cabanes**, qu’on appelle maintenant plus fréquemment les **Tentes**, marquent l’errance de 40 ans des Hébreux dans le désert.

C’est bien sûr une manière de **transformer un temps cyclique en temps linéaire**. Mais il s’agit d’une pensée tardive et, au moins jusqu’à l’Exil, c’est le temps cyclique qui semble dominer le calendrier israélite.

Celui-ci est composé de douze mois de 29 ou 30 jours en alternance, selon un rythme lunaire.

Le vocabulaire même l’atteste puisque le mot qui désigne le « **mois** », en hébreu חֹדֶשׁ [hodèsh] a le sens de « **neoménie** », « **nouvelle lune** ». Quant au rythme septénaire des mois, il n’est guère utile de se rappeler les différentes phases de la Lune pour se convaincre du rôle essentiel qu’elle a joué dans l’organisation du temps.

Mais ce calendrier a été **aligné sur l’année solaire**, avec le doublement du mois d’**Adar**, selon le cycle métonique de 19 ans (du nom de l’astronome athénien du V^o S av. J.-C. Méton), qui double ce mois 7 fois sur la durée du cycle (3. 6. 8. 11. 14. 17. 19).

Autres fêtes « historiques » d’inspiration rabbinique :

Pourîm = délivrance des Juifs selon le livre d’Esther

Hannuka = dédicace du Second Temple

Rosh hashana = début de l’année ; associé à la Pâque, au printemps, cette fête sera déplacée à l’automne plus tard.

Cependant, le **caractère lunaire** reste prépondérant dans l’époque biblique.

Naturellement, dans le Proche-Orient comme d’ailleurs dans la plupart des civilisations de l’Antiquité, la Lune était divinisée. Le nom qu’on lui donnait le plus souvent était **Sîn** ou **Shîn**. On la rencontre abondamment dans la littérature babylonienne, où on la célébrait au faîte des grandes **ziggurats** :

Que le Temple-mont chante ton hymne,

*Que les peuples se procurent ton souffle de vie,
O Dieu-Lune qui navigue sur l'univers.¹*

Certes, le nom de **Sîn** n'apparaît pas clairement dans le texte biblique, sauf dans un patronyme inscrit dans une généalogie, un certain **Shén'açar**, qui n'a pas laissé d'autres souvenirs.

Mais les patriarches semblent assez fortement reliés à des cultes lunaires. **Abraham** est défini comme originaire d'**Ur**, où le sanctuaire principal est dédié à Sîn. Il vient ensuite à **Harran**, en Haute-Mésopotamie, autre sanctuaire lunaire et le nom de son épouse, Sarah, peut être rapproché de l'akkadien Sarrati, nom sous lequel était adorée la déesse-lune à Harran.

Par ailleurs, l'oncle de Jacob se nomme Laban, לָבָן dont le féminin לְבָנָה *Levanâh* signifie... « lune ».

Enfin, l'image nocturne d'une lune-berger faisant paître ses moutons-étoiles dans un ciel sans nuage n'aura sans doute pas été sans marquer l'imaginaire des anciens hébreux, dans leurs périodes nomades.

Cette imprégnation lunaire a progressivement disparu, mais elle a laissé des traces indélébiles dans le calendrier juif.

C'est probablement la **destruction du temple de Jérusalem**, le sac de la ville et la **déportation** à Babylone qui a infléchi la notion de temps cyclique pour lui préférer un temps linéaire.

Car à la différence du cycle de reproduction de la vie, la **mort d'Israël** en tant que nation semblait **programmée** et c'est certainement cette réalité-là qui se trouve à l'origine d'une définition du temps qui commence par une création, se poursuit par l'histoire et s'achève par l'apocalypse et la renaissance dans un autre monde.

2. UNE PENSÉE MAGICO-RELIGIEUSE

2.1. Le cadre familial

Avant qu'il existe un personnel réellement spécialisé, la religion était d'abord une affaire familiale, avec un récit qui servira un peu de fil rouge à ce chapitre :

L'homme, Micah, avait une Maison d'Élohîm. Il fit un Éphod et des Teraphîm et donna l'investiture à l'un de ses fils, qui devint son prêtre. En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël et chacun faisait ce qui semblait juste à ses yeux.

(Juges XVII, 5-6)

Nous retrouvons ici la « maison d'élohîm » déjà rencontrée avec le songe de Jacob, mais l'épisode ne se déroule nullement à Béthel. Il s'agit ici d'un sanctuaire familial.

1. *Hymne sumérien*. Traduction Edouard Dhorme, *La religion des Hébreux nomades*, p. 89.

Le nom complet du personnage, מִכָּאֵל [Mikáyeol], est construit de la même manière que celui de l'ange Mikaël (ou Michel) signifie d'ailleurs « Qui est comme Yhwh » : un nom qui constitue à lui seul une justification de l'autonomie religieuse de son possesseur.

Certains termes méritent d'être éclaircis. Tout d'abord les תְּרָפִים [teraphîm], que l'on ne traduit généralement pas mais qui équivalent « Pénates » ou des « Lares », c'est-à-dire des déités protectrices du foyer.

Leur forme et leur taille semble très variable. Dans cet extrait, ils semblent placés dans un autel important, puisqu'on parle d'une « maison d'élohîm », c'est-à-dire un petit temple.

Dans d'autres termes, il s'agit d'objets plus petits comme dans cet extrait où les **deux épouses de Jacob** emportent secrètement les teraphîm de leur père et les dissimulent quand celui-ci veut récupérer ses « élohîm » :

Rachel avait pris les teraphîm pour les mettre sous le bat du chameau et s'était assise sur eux. [...] Elle dit à son père : « Que mon seigneur ne se mette point en colère si je ne puis me lever devant toi mais j'ai ce qui arrive aux femmes. »

Il fouilla et ne trouva pas les teraphîm.

(Genèse XXXI, 34-35)

Un court extrait qui nous révèle bien des choses sur les teraphîm et leur manière de s'en servir.

Leur **taille**, tout d'abord, est suffisamment petite pour être dissimulés par un fessier de jeune femme. D'autant qu'ils sont plusieurs.

Cet extrait révèle aussi la grande **familiarité** que Rachel entretient avec ces idoles, pour les mettre en contact presque direct avec une partie de son anatomie que les auteurs de la Bible ne vantent pas la sacralité.

Et, circonstance aggravante, la jeune femme est supposée avoir ses règles, ce qui est défini, dans le *Lévitique* en particulier (XVIII, 19) comme une impureté majeure.

Nous pouvons donc en conclure que ces **teraphîm** sont des formes de divinités plutôt **débonnaires**, en comparaison avec les dieux décrits dans la Bible, qui sont généralement d'une nature plus soupe au lait.

Ou alors, ce sont des déités plus liées à la fonction féminine que masculine et qui ne s'offusquent pas d'un contact des plus suspects avec leurs adoratrices. Peut-être que les noms mêmes de **Rachel** et **Léah**, qui signifient respectivement « Brebis » et « Vache », des termes étroitement liés à la fécondité, leur donnent une familiarité plus grande vis-à-vis de divinités protectrices du foyer.

Ce qui laisserait entendre que ces **déités sont probablement féminines**, ce que **l'archéologie** semble indiquer.

Mais le **genre** du mot *Teraphîm* est nettement masculin puisqu'il fait son pluriel en *-îm* (le pluriel féminin est en *-ôt*).

Cela étant, en hébreu comme dans toutes les langues, la grammaire impose souvent, à ses noms, des genres qui contredisent ouvertement la nature (on est piqué par *un* moustique, mais c'est toujours la femelle qui pique, pour nourrir ses œufs).

Longtemps tolérés par la religion officielle, les *teraphîm* seront interdits lors de la **réforme de Josias** vers 622.

De plus, les nécromants et les devins, les teraphîm et les idoles, ainsi que toutes les horreurs qu'on pouvait voir en terre de Juda, Josias les fit disparaître...

(II Rois XXIII, 24)

Revenons maintenant à l'histoire de Micah, qui a introduit ce chapitre :

L'autre terme à développer est **l'éphod** : אֶפְדֹּד [éphod].

Dans ce texte, il pourrait être une statue mais on n'a pas d'indication plus précises.

Étymologiquement, le mot est à rapprocher du verbe אָפַד [âphad] dont le sens est « recouvrir », « plaquer ». Ce terme devait donc désigner primitivement la feuille d'or ou le vêtement en tissu qui recouvrait les statues des dieux. Puis il semble avoir désigné la statue elle-même, si l'on en croit ce verset :

Gédéon en fit un éphod qu'il plaça dans sa ville à Ophrah. Tout Israël s'y prostitua après lui et ce fut un piège pour Gédéon et sa maison.

(Juges VIII, 27)

L'objet devait être assez conséquent puisqu'il a été confectionné avec le butin pris aux Madianites, soit **1700 sicles d'or**, ce qui équivaut à une bonne **vingtaine de kilos**.

Et il semble susciter une forme d'adoration assez peu conforme à l'orthodoxie yahwiste puisqu'on peut s'y « prostituer ».

Or, on retrouve ce terme dans un cadre hautement liturgique, puisqu'il constitue le vêtement des prêtres de YHWH :

Ils feront l'éphod brodé d'or, en pourpre violette et écarlate, en cramoisi et en lin retors.

(Exode XXVIII, 6)

Cet objet a donc été syncrétisé dans sa **forme initiale** : il recouvre des personnes en contact étroit avec le sacré.

Un dernier retour à l'épisode de **Micah** nous permettra de faire la transition avec le chapitre précédent.

Le premier moment du récit atteste que l'organisation du culte tournait d'abord autour de la **cellule familiale**, probablement centrée sur un **bétyle**, c'est-à-dire une stèle. Mais la suite nous montre une évolution intéressante, qui a valeur d'exemple car on peut l'ouvrir à la population d'Israël tout entière.

Micah donna l'investiture au Lévite et le jeune homme devint son prêtre. Il demeura dans la maison de Micah. Micah dit : « Maintenant, je sais que YHWH me fera du bien, puisque le Lévite est devenu mon prêtre. »

(Juges XVII, 12-13)

Dans les familles riches au moins, on pouvait retirer de l'appareil de production quelqu'un de sa maison, pour le consacrer entièrement au culte.

Cette **transmission de pouvoir** laisse entrevoir la création d'un corps de **prêtres spécialisés**, mais qui restent **soumis à l'autorité politique**, symbolisée ici par le pouvoir paternel.

2.2. Les hommes de Dieu

Parmi le personnel spécialisé, on trouve deux catégories de fonctions :

- ⇒ Le prêtre : généralement attaché à un sanctuaire, comme dans l'épisode de Micah
- ⇒ Le prophète : plus itinérant

Parallèlement à ces pratiques familiales, les régions basses de la Palestine, la **Shéphélah**, semblent avoir été quadrillées par des sanctuaires, sur lesquels officiaient des desservants. Les chefs de familles y puisaient sans doute leurs sources d'inspiration et en répercutaient les consignes sur descendants.

Sur les premiers prêtres, nous savons assez peu de chose.

C'est d'ailleurs le même terme hébreu, כֹּהֵן [*kohen*] « prêtre » qui définit l'ensemble des hommes voués au service des dieux, qu'il s'agisse de YHWH ou d'autres divinité. Et l'étymologie du mot reste très discuté : Il pourrait signifier « celui qui se tient **debout devant Dieu** » (racine *kbn*) ou « celui qui **s'incline devant Dieu** » (de l'akkadien *kānu*).

Les fonctions des prêtres étaient très variées :

- garder le sanctuaire ;
- rendre des oracles, par divers moyens (oniromancie, *urîm et tummîm*...) le prêtre consulte la divinité ;
- exécuter les sacrifices ;
- assurer l'enseignement, aussi bien pour les prêtres novices que pour le peuple, par le jeu plus simple du « tu feras » ou « tu ne feras pas » ;
- bénir et sanctifier le peuple ou, au contraire, proférer des malédictions contre l'ennemi.

L'arrivée de la monarchie a permis d'instituer une **classe sacerdotale puissante**, établie autour du temple-capitale, qui sera assuré par Jérusalem après la chute de Samarie en 722. Nous en parlerons à propos de l'installation du culte de YHWH.

Les prophètes avaient des prérogatives un peu différentes. Il y a d'abord deux mots pour les désigner :

Autrefois, en Israël, l'homme qui allait consulter Elohim disait ceci : « Allons chez le voyant ! » car, au lieu de "prophète" comme aujourd'hui, on disait alors "voyant".

(I Samuel IX, 9)

La distinction entre les deux termes reflète **plus qu'un simple jeu de mots**. Le nom רֹאֵה [ro'eh] « voyant » est tiré du verbe רָחַב [r'h], qui a le sens très général de « **voir** », y compris les **choses cachées** au commun des mortels. נָבִי' [nâvî'] « prophète » vient du verbe. נָבַח [nb'] vient de l'akkadien *nabû*, avec la signification de « **crier** », « **proclamer** ». Le *nâvî'* aurait donc une fonction plus **extravertie**, celle de « celui qui proclame ».

Mais son sens n'est **pas figé**. La traduction de « **prophète** », héritée de la **Septante**, ne couvre qu'imparfaitement toutes les nuances que ce terme comprend. Ce terme vient en effet du grec *prophētēs* signifiant littéralement « celui qui parle avant », c'est-à-dire « à la place de ». Cette définition convient aux **grands prophètes de YHWH**, ceux dont l'orthodoxie est indiscutable et qui répercutent le message de Yhwh.

C'est d'ailleurs sur cette interprétation que joue l'auteur de l'extrait ci-dessus, en marquant la différence entre le voyant et le prophète. En faisant le choix d'éviter de mentionner le nom de YHWH pour lui préférer celui, plus neutre, d'Elohim, il laisse clairement entendre que le « prophète » était consacré à YHWH, quand le « voyant » se contentait d'être un homme d'Elohim. **Samuel**, se trouvant au **confluent des deux traditions**, se trouve investi du **double titre de ro'eh et de nâvî'**.

Mais ce dernier terme désigne également des personnages qu'il est moins facile d'enserrer dans une religion particulière. Utilisé au *hilpaël*, il signifie « **être en transe** », et pourrait avoir le sens plus fort de « délirer ». Pour parvenir à cet état, ils devaient utiliser divers moyens, en particulier la musique :

Quand tu entreras en ville, tu tomberas sur une bande de prophètes descendant du haut lieu précédés de la harpe, le tambourin, la flûte et la cithare. Ils seront en transes.

(I Samuel X, 5)

Cette exubérance des prophètes apparaît à **plusieurs reprises** dans le texte biblique², suffisamment pour que l'on puisse la prendre comme l'attitude **archétypique** d'une forme particulière de prophétie. C'est sans doute d'ailleurs la raison d'une certaine ironie rencontrée à l'égard des prophètes³.

Notons que ce rapport au monde numineux par des **trances rituelles** ne constitue pas une spécificité hébraïque. On rencontre des **attitudes similaires** dans

1. Il s'agit d'une forme verbale intensive et réfléchie.

2. Exode XV, 20 ; I Samuel XVIII, 6 ; II Rois III, 15.

3. I Samuel X, 10-12 ; Jérémie XXIX, 8 ; Osée IX, 7.

tout le Proche-Orient ancien, en Mésopotamie, en Syro-Phénicie et même en Egypte.

Il est impossible de dater les débuts du prophétisme en Israël, mais il a accompagné toute son histoire connue. Si l'on excepte les cas d'Abraham et de Moïse -dont la qualité de prophètes n'est que l'indice d'une rétrojection- ils apparaissent d'une manière importante à l'époque de Samuel, c'est-à-dire au début de la monarchie, sans que l'on puisse affirmer qu'ils n'existaient pas auparavant. Le subtil distinguo énoncé par l'auteur de *I Samuel* IX, 9 est sans doute destiné à séparer nettement les « bons » prophètes des « mauvais ».

Il n'existe donc pas une catégorie unique de prophètes. Ils vivent souvent en groupe, avec un chef qui les dirige¹. Pour se mettre en transes, outre la danse et la musique, ils n'hésitent pas à recourir à l'automutilation et se reconnaissent aussi grâce à leurs cicatrices², bien autant qu'à leur manteau de poils et leur ceinture en cuir³.

Mais les grands prophètes bibliques paraissent plutôt isolés.

2.3. Les sacrifices

Nous avons très peu développé l'importance de la ritualité sur les sanctuaires. Il convient de dire quelques mots sur les sacrifices.

C'est le rite religieux par excellence, qui a toujours suscité d'intenses controverses théoriques.

Le sacrifice interpose entre l'homme et la divinité une réalité intermédiaire (la victime) afin d'assurer le contact entre les deux mondes.

A la différence de l'oblation qui laisse intact l'objet offert au dieu, le sacrifice est fondé sur la destruction d'un homme ou d'un animal, ou de leur substitut.

Il peut être motivé par des finalités diverses :

- expiation ;
- purification ;
- propitiation (pour troupeaux, récoltes, guerre...) ;
- commémoration de la mort d'un dieu ;
- passage d'un cycle à un autre...

Le sacrifice ne constitue pas seulement un simple troc entre l'homme et dieu, dans un système un peu mécanique de don et de contre-don ; il permet d'établir une circulation des puissances occultes entre le haut et le bas. Entre le monde sensible et le monde intelligible, pour emprunter une pensée platonicienne ou kantienne.

Le sacrifice, constitue également un rite de sublimation ou d'exorcisation de la violence originelle, coupable de détruire l'ordre social.

On peut alors définir les sociétés archaïques par un mécanisme mimétique du bouc émissaire, à partir duquel la société sacralise la victime et obtient en même

1. *I Samuel* XIX, 20 ; *I Rois* XXII, 11 ; *II Rois* IV, 38 ; VI, 5...

2. *I Rois* XVIII, 28 ; XX, 35-43 ; *Zacharie* XIII, 5.

3. *II Rois* I, 8 ; *Zacharie* XIII, 4.

temps de l'ensemble de ses membres qu'ils **renoncent à la violence illimitée** spontanée¹.

Le sacrifice pouvait également être un moyen de détourner la **colère** du dieu ou du démon **contre la victime** elle-même. C'est toute l'idée du sacrifice de substitution. L'animal est offert pour la guérison de l'homme.

Nous aurons l'occasion d'en reparler à propos d'Abraham.

Il est probable que la **précarité de l'existence des peuples** ait conditionné la forme de leur sacrifice : des tribus ne disposant que de maigres troupeaux ne pouvaient en distraire beaucoup d'individus, surtout pour les « laisser perdre » dans une forme sacrificielle qui laissait la plus grosse part à la divinité.

L'offrande du **sang**, très présente dans le sacrifice hébraïque, avec ses fonctions hautement symboliques, servait en quelque sorte de **substitut** et permettait aux membres de la tribu de consommer la bête, au moins en partie.

Cela peut aussi expliquer que, dans certains cas particuliers, d'extrême gravité, on puisse passer un **animal complet par le feu**, afin d'attirer toute la protection de la divinité.

Cette non-consommation du sacrifice nous amène naturellement à la question des **sacrifices humains**, que l'on trouve également en **Mésopotamie**. Et, en priorité, des sacrifices d'enfants.

L'attitude des auteurs de la Bible est pour le moins ambiguë sur ce point.

On ne trouvera pas, chez toi, personne qui fasse passer son fils ou sa fille au feu [...] car c'est une abomination pour YHWH.

(Deutéronome XVIII, 10-12)

Ça paraît clair mais on peut lire, ailleurs :

Tu me donneras le premier de tes fils.

(Exode XXII, 28)

En réalité, la Bible recense une **trentaine de cas** évoquant les sacrifices d'enfants. La plupart pour les condamner, mais certains pour les mentionner comme de simples faits historiques.

Sans vouloir en faire une liste exhaustive, on peut définir deux types de sacrifices :

Les **sacrifices de fondation** : il semble surtout s'agir d'une pratique cananéenne :

En ces jours, Hiél de Béthel reconstruisit Jéricho. Sur son aîné, Segouv, il posa les fondations, sur son cadet, il installa les portes.

(I Rois XVI, 34)

1. James George FRAZER, *Le Rameau d'Or*, Paris, 1928-35 ; Sigmund FREUD, *Totem et tabou*, Paris, 1923 ; René GIRARD, *La violence et le sacré*, Paris, 1972.

C'est un rituel de fondation, principalement des remparts d'une ville qui est clairement attesté par l'archéologie, en particulier à Megiddo. Les enfants étaient placés dans des jarres, généralement avant l'âge de deux ans qui semblent avoir été étouffés avant d'être mis dans ces jarres.

Mais peut-être y avait-il aussi beaucoup de bébés mort-nés ?

Les sacrifices de primogéniture : c'est l'offrande de toute prémice à la divinité.

Consacre-moi tout premier-né qui fend la matrice chez les fils d'Israël : homme ou bête, il est à moi.

(Exode XIII, 2)

À quoi Ézéchiel ajoute :

Je les ai souillés par leurs offrandes, en leur faisant passer au feu tout ce qui fend la matrice.

(Ézéchiel XX, 26)

Cette obligation sera également étendue aux prémices des récoltes.

Ces sacrifices sont différents des premiers. D'abord parce que le modus operandi est différent : les enfants sont **égorgés et incinérés**, comme pour les holocaustes classiques.

Et puis, c'est un rituel qui semble revenir systématiquement, alors que l'érection de murailles était un phénomène beaucoup plus **punctuel**. On trouve, dans le texte biblique, deux rois de Juda dont il est dit clairement qu'ils ont passé leur premier-né par le feu : il s'agit d'**Achaz** (736-716) et de **Manassé** (687-642).

A Jérusalem, la **vallée de Ben Hinnom**, qui rejoint celle du Cédron semble avoir été l'un des centres où se pratiquaient ces sacrifices. De son nom hébreu גֵּי־הִינּוֹם [géy-hinnom], elle deviendra un lieu eschatologique de tourments. En latin ; le terme de **Gehennam** qui a donné la **Géhenne**, qui est maintenant un équivalent de l'enfer.

C'est là que se trouvait le sinistre תּוֹפֵת [tophet], le « **brûloir** » ;

Bien sûr, quand on pense immédiatement au culte de **Moloch**, qui a nourri toutes les imaginations.

Son nom **hébreu** est מֹלֶךְ [molèk]. Il est étymologiquement lié à מֶלֶךְ [mèlèk] qui signifie « **roi** ». Les Massorètes ont ajouté, aux consonnes de ce mot, celles de בּוֹשֶׁת [boshèt] signifiant « honte ».

Les historiens et les théologiens se posent naturellement beaucoup de questions sur cette entité, la première concernant sa nature même. S'agissait-il d'une divinité ou d'un mode de sacrifice ?

Les deux hypothèses ont de solides arguments et il est difficile de trancher.

Ce nom est souvent associé à Ba'al et on le retrouve en Phénicie et à Carthage. En outre, il est apparenté au dieu Milkom, décrit comme le l'une des grandes divinités des Ammonites.

Cependant, il apparaît toujours, dans le texte biblique, précédé d'un article, ce qui n'arrive jamais pour un nom propre.

En outre, des sacrifices d'enfants ont été dédiés à YHWH et acceptés par lui. On ne retiendra que celui de Jephté, l'un des juges d'Israël, qui promet à YHWH de lui sacrifier la première personne qu'il rencontrera s'il lui donne la victoire sur les Ammonites.

On connaît la suite : YHWH donne la victoire et la première personne que Jephté rencontre en arrivant chez lui, c'est... sa fille, son unique enfant. Il est désolé, mais il accomplira le sacrifice et YHWH ne retiendra pas sa main comme il l'a fait pour Abraham.

L'épisode de l'Aqédah, la « ligature » d'Isaac marquera la volonté de faire disparaître les sacrifices humains par des sacrifices de substitution.

3. PETITE APPROCHE DU PANTHÉON CANANÉEN

Parce que les Israélites ont cohabité avec les cultes cananéens, il est important de dresser un rapide panorama de la religion qui occupait une large partie du Proche-Orient, d'Ugarit jusqu'au Négev.

Naturellement, il n'est pas question ici de faire l'inventaire complet de toutes les divinités connues, mais seulement les plus importantes, celles qui ont un rapport plus ou moins direct avec la religion des Hébreux.

➤ Él et Athirat

Él signifie « dieu ». Il porte le titre de « roi » et c'est un peu le modèle pour tous les souverains du monde. Mais son autorité a quelque chose de paternel car il arrive que les dieux lui désobéissent. C'est lui qui a engendré les dieux et son nom est souvent accompagné du qualificatif « créateur des créatures ». Il est aussi dépeint sous les traits du taureau.

Il est gardien de l'équilibre cosmique comme de l'ordre politique. On l'appelle également le « père des ans » et il n'est pas sans rappeler Chronos.

Mais il apparaît aussi comme un dieu âgé qui s'est progressivement retiré des affaires, vaincu par Baal et peut-être émasculé par lui, comme certains auteurs ont pu l'interpréter dans un texte il est vrai très corrompu. Il apparaît dans certains textes comme « le plus lointain des dieux ». Bien sûr, son nom est largement répandu dans le texte biblique.

Athirat est la grande déesse associée à Él. Elle est la « génitrice des dieux ». Les fils d'Él sont aussi les fils d'Athirat. Son nom complet est « Athirat de la mer », mais ses liens avec la mer ne sont guère précisés, d'autant qu'il y a aussi un dieu de la

mer à Ugarit. Bien qu'elle soit l'épouse du grand dieu, elle ne réside pas en permanence avec lui.

Son nom est passé, dans la langue hébraïque, sous celui d'**Ashérah**, dont nous aurons naturellement à reparler et qu'on honorait sous les traits d'un poteau sacré.

➤ **Baal et Anat**

Baal est le personnage central des poèmes mythologiques d'Ugarit. Son nom signifie « maître ». C'est le dieu de l'orage, de la pluie, il incarne aussi bien la puissance que la fécondité. Il est souvent décrit aussi par l'appellatif « chevauteur des nues », que l'on prête également à YHWH en *Psaume* LXVIII, 5. Son principal attribut, outre la foudre, est la voix, celle du tonnerre.

C'est un peu **l'antithèse de ÉL**. Si ce dernier est un taureau, lui est plutôt un **taurillon**. C'est un dieu jeune et fougueux. Il a été vaincu par Môt, la mort, mais il est ramené à la vie par Anat

Anat est la « sœur » de Baal et la **filie d'ÉL**, mais elle apparaît davantage comme sa compagne. C'est une **déesse guerrière** qui assiste Baal dans ses combats et même réduit Môt en charpie quand elle apprend qu'il a vaincu Baal. Elle a la même violence que son « frère » mais en plus terrible, plus gratuit. Un texte ougaritique la décrit pataugeant jusqu'aux genoux dans le sang de ses victimes.

Elle est connue sous le nom grec d'Astarté ou sous celui d'Ishtar à Babylone.

➤ **Yâm**

C'est le dieu de la mer, son nom signifiant d'ailleurs « mer ». À ce titre, il règne également sur les eaux du Chaos et c'est, à ce titre, un dieu redoutable. ÉL, selon les textes ougaritiques, lui avait octroyé la royauté divine, mais il fut vaincu par Baal qui la reprit à son compte. Le combat entre **Baal et Yâm** ressemble un peu à celui de **Marduk et de Tiamat** à Babylone. Il est associé à **Lotan**, le serpent fuyard, que la Bible hébraïque a syncrétisé sous le nom de **Léviathan**. Nous aurons l'occasion d'en reparler avec les combats menés par YHWH contre Yâm tels qu'ils sont décrits en *Psaumes* LXXIV, 12-14 et CIV, 6-7.

➤ **Môt**

Il représente la mort, sans qu'on soit certain qu'il s'agissait véritablement d'une divinité ; c'est plutôt une **personnification de la mort**. Le combat de Baal contre Môt, c'est un peu le combat du jeune dieu contre sa propre mort, c'est un combat pour la vie éternelle. Et quand il est retenu dans les résidences de Môt, la sécheresse s'abat sur la terre.

Il apparaît aussi dans le texte biblique, dans des récits à vocation apocalyptique :

Les flots de Môt m'enveloppaient, les torrents de Bélial m'épouvantaient.

(II Samuel XXII, 5)

➤ **Autres déités**

Léviathan.

C'est le serpent aux sept têtes, sans doute une image mythique inspirée du crocodile, qui apparaît dans de nombreux textes évoquant les mythes de fondation. Dans le panthéon ougaritique, il apparaît sous le nom de Shaliyat :

Quand tu frappes Lotan, le serpent fuyard, quand tu achèves le serpent tortueux, Shaliyat aux sept têtes...

(Ba'al et la mort, I, 1-2)

Mais sous le nom de Léviathan dans les textes cunéiformes :

La Mère-Abîme qui avait tout formé, s'accumula des armes irrésistibles : elle mit au monde... des Léviathans féroces qu'elle revêtit d'épouvante...

(Enuma Elish, I, 133-134)

Dans la Bible également, on le rencontre dans le même contexte :

Élohîm, mon roi dès l'origine... c'est toi qui as fracassé les têtes de Léviathan, pour le donner en pâture au peuple des lieux sauvages ?

(Psaume LXXIV, 14)

Béhémoth.

Il est souvent associé à Léviathan et semble avoir été inspiré par l'hippopotame, dont il incarne la puissance.

Il est présenté comme une créature de YHWH, en même temps que Léviathan¹, mais il apparaît, dans des récits intertestamentaires, comme des créatures eschatologiques :

Le Messie commencera de se révéler. Béhémoth se révélera en son lieu et Léviathan montera de la mer, tous deux monstres énormes que je créai au cinquième jour de la création...

(Baruch XXIX, 3-4)

Lilith.

Elle n'apparaît qu'une seule fois dans le texte biblique, toujours dans un récit apocalyptique :

Ce sera le repaire des chacals et la demeure de l'autruche. Les chats sauvages y côtoieront les hyènes et les velus s'y interpellent. Là aussi se tiendra Lilith, où elle reposera en paix. C'est là que le serpent fera son nid, pondra, couvrira et fera éclore ses œufs sous sa protection.

(Isaïe XXXIV, 11-15)

1. Job XL, 15-25).

Lilith est une démons nocturne, d'origine babylonienne, dont le nom לילית *lilit* est probablement tiré de לַיְלָהּ *layelâh* « nuit ». Si elle ne figure pas parmi les monstres cosmogoniques mentionnés dans les récits de création, pas plus que les satyres, elle n'en symbolise pas moins tous les démons des origines.

Il y avait certes bien d'autres divinités, pour autant qu'on puisse toutes les connaître, mais nous avons choisi de ne retenir que celles qui ont pu exercer une influence importante sur les croyances d'Israël.

Nous verrons la semaine prochaine l'influence de Él et de Ba'al sur la personnalité de YHWH.